

Marc RICHELLE
Université de Liège

67
ep
73-204

Remarques sur les articles de J.D. de Lannoy, R. Franck et M. Legrand

Les textes retenus par la Rédaction de la Revue de Psychologie de Louvain, venant s'ajouter aux nombreuses conversations qui avaient suivi mes exposés, me fournissent le « renforcement positif » le plus apprécié. J'y trouve, selon le cas, chez mes auditeurs, le souci de mieux préciser leur point de vue, en opposition plus ou moins radicale à celui que j'ai défendu, ou de le nuancer en cherchant avec le mien des points de rapprochement.

Les trois commentaires que vous publiez sont représentatifs de trois catégories d'approches — et de trois catégories d'objections aux conceptions du behaviorisme contemporain. Malgré leur brièveté, il faudrait, pour y répondre, une nouvelle série de leçons ! Je me bornerai à quelques remarques.

Franck et Legrand objectent tous deux à la manière dont j'ai articulé l'aspect méthodologique et l'aspect théorique (et l'aspect « appliqué ») du behaviorisme skinnérien, mais dans des directions diamétralement opposées. Le premier estime abusif de rattacher une théorie générale et une pratique à une méthode qui ne les contient pas : « il y a là trois pièces détachées » ; pour le second, la méthode implique déjà le point de vue théorique, étant conçue de telle sorte qu'elle ne peut, en fait, manquer de le confirmer. Cette objection en profil de Janus est embarrassante : il est difficile d'argumenter contre l'une sans avoir l'air de donner raison à l'autre. Je me permettrai sur ce point de renvoyer mes critiques dos à dos, en les invitant à se demander s'ils n'ont pas chacun à la fois tort et raison...

de Lannoy, prenant la défense de Lorenz et de Piaget, qu'il connaît tous deux fort bien, présente des critiques classiques, mais où persistent quelques méprises sur le point de vue de Skinner et sur le mien.

Il n'a jamais été question de nier les mécanismes à l'œuvre à travers la phylogenèse, ni de les ramener au schéma du conditionnement opérant : celui-ci n'a été présenté que comme un modèle propre à

rendre compte de l'action du milieu en cours d'existence individuelle, et compte tenu évidemment de ce que l'on appelle aujourd'hui les *contraintes* dérivées de la phylogenèse. Sans doute ai-je été sur ce point insuffisamment explicite. Les précisions que de Lannoy nous fournit sur l'analyse de l'inné ne soulèvent à mes yeux aucune difficulté.

Lorsque je présente le débat entre l'inné et l'acquis comme dépassé, je n'entends pas, naturellement, que ces mots aient perdu tout sens dans l'analyse des sources du comportement, mais bien que les positions tranchées tendant à attribuer à l'une ou à l'autre de ces deux sources l'essentiel, sinon le tout, du déterminisme des conduites ont fait place à des approches que ne gênent nullement, en dépit de sa complexité, l'examen de l'interpénétration des deux ordres de variables. Enfin, si j'ai pu paraître « brocarder » les partisans de l'innéisme, ce n'est pas tant Lorenz que j'avais en vue que des écoles qui s'intéressent exclusivement au comportement humain, et notamment la psycholinguistique chomskyenne.

Sur la manière dont Lorenz caricature le behaviorisme, je fournirai ailleurs des commentaires à l'occasion desquels je serai heureux de débattre à nouveau avec mon excellent collègue de Lannoy.

Venons-en à ses remarques sur Piaget. Que des questions analogues à celles que j'ai soulevées à son sujet aient déjà été formulées par Wallon me paraît l'indice de ce qu'il y a là un vrai problème. J'avoue ne pas être très sensible au genre d'argument qu'invoque de Lannoy pour défendre Piaget (que je n'attaque pas, d'ailleurs, mais ai seulement tendance à ne pas considérer comme définitif). Pour moi, les exercices de formalisation, de construction de modèles constituent l'un des aspects les plus faibles de l'œuvre de Piaget (...). Pour le reste (et la boutade de Vonèche ne change pas grand-chose à ma conviction), il n'y a rien dans la notion de lois développementales d'incompatible avec une analyse skinnérienne.

La démonstration de l'acquisition d'une structure cognitive (ou des « réponses » qui en sont les symptômes) dans une situation expérimentale de conditionnement ne signifie pas que le même processus est à l'œuvre dans la réalité. Certes, il n'y a rien à répondre à cela, sinon que ce n'est pas une raison pour renoncer d'avance à une telle démonstration, qui pourra se révéler très instructive. La démonstration en éprouvette du passage de l'inorganique au vivant ne prouve pas

non plus que cela se soit passé ainsi en réalité, mais elle pourrait nous aider à formuler de meilleures hypothèses.

Sur le problème essentiel de la part du sujet et de l'objet dans la connaissance, je crois préférable de ne pas amorcer une réponse qui ne pourrait se limiter à quelques lignes. De toute façon assez vaine, si, comme j'y incline, il faut se rallier à l'excellente boutade sur laquelle de Lannoy termine son article, et qui nous met tous d'accord.

*

**

Le texte de Franck traduit bien une réaction, plus affective que logique, aux prolongements pratiques de l'analyse skinnérienne. J'ai le sentiment qu'à développer des arguments à son sujet, je ferais violence à l'auteur. Qu'il pardonne à ce qui me reste de mentalisme : je n'en ai pas l'intention.

*

**

L'article de Legrand, représentant le point de vue psychanalytique, est aussi le plus constructif, par sa recherche des points communs derrière les divergences de tradition et de langage. Ce qu'il dit du statut de la méthode, situation privilégiée, féconde mais porteuse en elle-même de ses propres limites (et par conséquent de toute théorie qui en découlerait) est à la fois fondé, applicable également (et il n'en disconvient pas) à la méthode analytique, et caractéristique sans doute de la plupart des méthodes scientifiques. Les questions épistémologiques soulevées par Legrand méritent assurément examen.

Il y a une confusion importante à propos de l'« anti-théorisme » de Skinner. Ici encore, une mise au point nous mènerait trop loin, mais Skinner lui-même en a fourni les éléments essentiels dans l'introduction de *L'Analyse expérimentale du Comportement*. Une même remarque s'impose à propos du *mentalisme*. Je rappellerai seulement que les états « mentaux-internes » ne gênent nullement Skinner (on se reportera entre autres à de longs passages de *Verbal Behavior*), qui propose de les traiter comme des comportements (et non comme des variables causales ou des variables dérivées), la différence étant « non de nature, mais d'accessibilité ». L'objection au mentalisme n'est pas de faire un sort aux faits internes, mais d'y arrêter l'analyse.

Cependant, en poussant plus loin la discussion que Legrand aborde avec beaucoup de finesse, on serait sans doute amené à reconnaître dans l'interprétation freudienne l'une des moins mentalistes des approches qui ait été tentées des comportements humains dans leur complexité, et aussi à trouver un terrain d'entente dans la référence au corps.

Je n'entreprendrai pas ici de débattre du fondement de l'éthique ni des valeurs propres à guider les choix socio-politiques. Je m'en tiendrai à une remarque finale plus limitée. Ce que je ne vois pas, pour ma part, c'est en quoi l'éthique analytique a plus de chance de rencontrer les inquiétudes de ceux-là qui sont préoccupés d'une transformation sociale allant à rebours du renforcement des structures dominantes, ni en quoi l'analyse skinnérienne vise à renforcer ces dernières. M. Spiro Agnew, qui savait ce qu'il avait à défendre, n'a jamais éprouvé le besoin de dénoncer les dangers de la pensée freudienne, mais il réagit, comme devant une menace vitale, aux idées de Skinner. Malheureusement pour lui, une petite partie des « contingences de contre-contrôle » avait déjà été mise en place dans la société américaine bien avant la venue de l'inquiétant professeur de Harvard.